Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand

Band: 88 (1961)

Heft: 5

Artikel: Patois et ancien français : (suite)

Autor: Chessex, Albert

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-232315

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

A la Fête des Vignerons de 1833, on chantait ce couplet :

Quand bin lo tsau no grelye Dein lo mai dè juillet, I no fau, ma felye, Maneï lo rabliet Dein noutrè vegne.

Maneï lo rabliet, maneï : « manier ». Ce verbe patois que Fenouillet écrit manéi, Constantin et Désormaux manéhî, le doyen Bridel manaihî et Mme Odin manéyî, c'est, à part la désinence, exactement la forme de « manier » en vieux français : maneier. Une fois de plus se vérifie cette constatation : que l'ancien français est souvent plus près des patois que du français moderne.

En ancien français, le verbe naiser signifiait étendre le chanvre ou le lin dans les prés ou dans un creux d'eau pour le faire rouir. Ce mot, que le français ne connaît plus, est encore très vivant chez nous, où il prend diverses formes: naiser, naisir, naser, nasir. Comme on ne cultive plus ni chanvre, ni lin, naiser n'est plus guère employé au sens de « rouir », mais il possède une seconde acception, dérivée de la première : altérer par l'humidité, moisir, commencer à pourrir. Du linge naisé, détérioré et taché par l'humidité. En patois : naisî, nêzi : Aprî houit dzo de plliodze, clli poûro recoo fasâi pouâire: dzauno, nâ, nézé... Après huit jours de pluie, ce pauvre regain faisait peur: jaune, noir, moisi...

Au moyen âge, on ne disait pas « nettoyer », mais neteier; on trouve aussi les graphies neteer et netier, mais neteier était la forme la plus répandue. Elle se maintint si longtemps qu'en 1680, Richelet observe que « le grand usage » est pour la prononciation nettéier. Toujours archaïques, les patois disent encore nettéyî, que l'on orthographie aussi nétéï, nétéhî ou nétèii.

Dans La Veillâ à l'Ottô, Jules Cordey écrivait: Lo mousse repond ein nifllieint; nous avons là le sens primitif du verbe niflliâ: « renifler ». Et dans Por la Veillâ: Davî l'a niflliâ la boun' oudeu de la sâocesse; voilà un autre sens du même mot : « flairer », « sentir ». Ces deux acceptions étaient déjà, au moyen âge, celles du verbe nifler, qui, dès lors, remplacé par « renifler », a disparu de la langue française, mais non du français régional de la Suisse romande. Formes patoises : niffliâ, niflyâ, niflâ, nihlyâ.

Le vieux français neier, neier, prototype du verbe « noyer », a tenu le coup fort longtemps, puisqu'en 1680 Richelet écrivait encore: « Néier, nover : l'un et l'autre se dit, mais néier est le mot d'usage. » En Suisse romande, dans le français régional, il a survécu plus longtemps encore, comme le prouve cette ligne extraite du Journal helvétique de janvier 1774 : « Précipitée dans une rivière, retirée à deminayée. » Quant aux patois, inébranlablement fidèles au passé, ils disent toujours névî. Graphies diverses: neyî, nêï, neihî, néhî.

Au XVIe siècle, le français hésita longuement entre les voyelles a et e dans des mots tels que parfum (perfum), marché (merché), serpe (sarpe), Pierre (Piarre), etc. Il en fut ainsi du verbe « pardonner », qui garda longtemps la forme perdonner. Nos patois, qui prennent volontiers le contre-pied du français, ont opté pour e et prononcent toujours perdenâ ou perdounâ. Proverbe: On pétsi avouâ l'è la méityi perdenâ.